CLONAGE ? TECHNIQUE

Entretien avec le quotidien « Il Foglio » (Rome) – Août 2004.

1) La décision du gouvernement anglais devrait nous inciter à réfléchir sur l'*essence* de la techique, et d'abord sur le fait que celle-ci progresse d'elle-même, sans qu'on puisse considérer ce progrès comme le résultat d'une décision volontaire. Le principe de la technique réside dans la *faisabilité* : il suffit que quelque chose soit techniquement possible pour qu'il soit effectivement réalisé. Ce mode de développement de la technique excède l'intervention de tel ou tel individu en particulier. C'est toute la différence entre la découverte scientifique et la création artistique : si Crick et Watson n'avaient pas déchiffré la nature hélicoïdale de l'ADN, d'autres l'auraient inévitablement fait après eux, tandis que si Beethoven n'avait pas existé, nous n'aurions jamais eu la 5e Symphonie !

Les innovations de la technoscience s'imposent d'elles-mêmes. Et c'est seulement lorsqu'elles ont ouvert de nouveaux horizons du possible que les hommes politiques et les « autorités morales » cherchent à statuer à leur propos ou à les réglementer. Mais ils ont toujours un temps de retard, et c'est pourquoi leurs efforts sont voués à l'inefficacité. Lorsque la brebis Dolly avait été clonée, j'avais écrit que le clonage humain n'était plus qu'une question de temps. C'est le faisable qui commande notre époque. La preuve en est qu'au cours des cinquante ou cent dernières années, les innovations technologiques ont concrètement transformé la vie des gens de façon beaucoup plus profonde et réelle qu'aucun régime politique ne l'a jamais fait.

2) L'homme est en perpétuel devenir. Le fait nouveau est que jusqu'à présent, les innovations humaines ne portaient pas sur la nature de l'homme lui-même. Une croyance religieuse ou une philosophie morale « humaniste » permettait de porter sur ces innovations un jugement normatif global. Aujourd'hui, nous pouvons intervenir sur la nature même de l'homme. Et nous n'en sommes qu'au début. Compte tenu de la rapidité du développement des biotechnologies, on ne peut écarter l'hypothèse que l'homme finira un jour par créer une autre espèce humaine. Comme le principe du progrès de la technoscience réside dans la faisabilité, je pense que rien ne pourra l'empêcher. Cela nous impose de réaliser que nous sommes entrés dans une autre époque, où les croyances antérieures ne sont plus d'un très grand secours.

3) Le raisonnement en termes de « moindre mal » ne me semble pas approprié ici. Je pense aussi que l'on se focalise beaucoup trop sur la question du clonage. Personnellement, je ne suis pas choqué par le clonage, qu'il soit thérapeutique ou reproductif. L'opposition des autorités religieuses, en particulier catholiques, à ces techniques nouvelles repose sur des croyances sans doute respectables, mais auxquelles on n'est pas tenu d'adhérer. Le clonage thérapeutique peut aider à soigner certaines maladies, le clonage reproductif peut donner naissance à des vies nouvelles, et de bonne qualité. Les allusions au « Meilleur des mondes », ou au mythe de « Frankenstein », me paraissent relever surtout du fantasme.

Mais je ne suis pas pour autant un admirateur de principe de la technique, bien au contraire. Je suis même fondamentalement hostile au scientisme. On a raison de s'inquiéter d'une perspective où l'homme serait considéré comme un pur objet. Mais on a tort de ne pas voir que c'est tout le mode d'organisation de la société actuelle qui tend à réifier les rapports sociaux. Dans un monde où la loi de la rentabilité et du profit tend à devenir la norme suprême, les rapports entre les hommes se calquent inévitablement sur le rapport à l'objet. Plus que du clonage lui-même, je pense que l'on doit s'inquiéter de la « brevetabilité du vivant », du fait que certaines firmes industrielles vont pouvoir posséder des droits, générateurs de bénéfices, sur l'usage de techniques touchant à la nature même de l'homme. Ce que je critique ici, ce n'est pas tant le recours à certaines techniques que la marchandisation généralisée.

4) Les notions de « bien » et de « mal » sont toujours liées au contexte qui leur confère un sens. Il n'y a pas plus de bien et de mal en soi que de liberté en soi. L'Eglise condamne certaines orientations technoscientifiques, mais elle a sa part de responsabilité dans leur apparition. En faisant du monde un objet créé par Dieu, en distinguant théologiquement l'être créé de l'être incréé, le christianisme a ouvert la voie au « désenchantement » du monde. Dans la Genèse, l'homme est déjà explicitement appelé à « dominer la Terre ». A partir de Descartes, le monde devient un objet appropriable par la maîtrise humaine. Les technosciences actuelles ne font que poursuivre dans cette voie. C'est en ce sens que Heidegger a pu dire de la technique qu'elle n'est que de la métaphysique réalisée.

La vieille question de savoir comment on pourrait « maîtriser la technique », c'est-à-dire la mettre au service de l'homme (au lieu que l'homme soit transformé par elle) reste en ce sens irrésolue. Je pense pour ma part, toujours avec Heidegger, que nous ne pourrons la résoudre que lorsque le processus sera allé à son terme, c'est-à-dire lorsque la technique aura accompli son déploiement, lorsqu'elle se sera exposée dans sa totale vérité.

5) Nous vivons dans une société qui dissimule la mort, et qui affirme en outre implicitement que rien n’est pire que la mort. C’est un total renversement par rapport à l’époque où la présence visible de la mort était un moyen d’éduquer les esprits et où l’on pensait que certaines choses étaient précisément pires que la mort, la servitude par exemple (*potius mori quam foedari*), en sorte qu’il valait parfois la peine de sacrifier sa vie pour ne pas les subir. Le mythe de la jeunesse éternelle n’est certes pas nouveau, mais il prend aujourd’hui des formes particulièrement inquiétantes. L’actualité nous en donne le spectacle tous les jours : face à des hommes qui sont encore prêts à mourir pour une cause, ceux qui ne veulent mourir à aucun prix (mais qui mourront quand même) ont perdu d’avance. Les raisons de vivre et de mourir sont toujours les mêmes. Qui ne veut à aucun prix risquer de perdre sa vie est mûr pour la servitude généralisée.

Alain de Benoist